



**HENRY E. CARNOY**  
**QUATRE CONTES**  
**QUÉBÉCOIS**



Gratuit



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, lda). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Henry Emile Carnoy

# Quatre contes québécois



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2001  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays.

## LE CHEVAL ENCHANTÉ

Un pauvre homme mourut laissant trois fils. Au retour de l'enterrement, l'aîné parla à ses deux frères et leur dit :

— Nous sommes trop pauvres ici, partons pour chercher fortune.

— Non, pas tous les trois, dit le second ; mais pars le premier, si tu la trouves sur ton chemin, tu reviendras vivre avec nous au village.

— Tu as raison, reprit le premier. Je m'en vais prendre la grande route et j'irai s'il le faut jusqu'au bout du monde. Voici un verre plein d'eau limpide : tant que je serai heureux dans ma route, le liquide restera clair, mais s'il m'arrive un accident, il deviendra trouble, et si je meurs l'eau sera toute noire. Alors Jacques partira à ma recherche.

Le jeune homme prit un pain noir dans la huche et, un gros bâton d'épine noire à la main, partit à la recherche de la fortune.

Chaque jour les deux frères regardaient le verre d'eau et toujours le liquide était limpide. Mais un matin, Jacques poussa un cri d'effroi : l'eau était toute trouble et semblait presque noire.

— Viens vite, André, cria-t-il ; un grand malheur est arrivé à notre frère Antoine.

André, le cadet accouru.

— Vois-tu, frère ? Vois-tu ? Il me faut partir à l'instant au secours d'Antoine. Prends cet autre verre d'eau et observe-le bien chaque jour. S'il m'arrive malheur, tu te hâteras de prendre la grande route et d'aller à notre recherche.

Jacques se munit d'un pain noir, prit son bâton de voyage et dit adieu à son frère.

Quinze jours après son départ, l'eau du verre devint trouble, aussi trouble que celle du premier vase.

« Jacques est aussi en danger, se dit le cadet resté à la maison. Je pars au secours de mes deux frères. »

Et il fit comme il avait pensé. Un gros pain noir dans son bissac, le bâton d'épine noire à la main, il prit la grande route et marcha toujours droit devant lui.

Le premier jour, il rencontra les gens d'une noce qui accompagnaient les mariés au village voisin.

— Mettez-vous avec nous, jeune homme, et venez dîner avec les invités ! lui dit-on.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

— Tout de même ; je vous remercie.

André suivit la noce et dîna avec les mariés.

— Que voulez-vous que nous vous donnions en souvenir de ce jour ? demandèrent les épousés.

— Oh ! peu de chose, donnez-moi un bon bout de corde.

— Un bout de corde ! Mais vous plaisantez.

— Pas du tout. Je ne veux que cela. »

On alla lui chercher un bout de corde et on le lui donna.

André dit adieu aux gens de la noce et continua son chemin. Le lendemain, comme il arrivait auprès d'un village, il rencontra une autre noce.

— Venez avec nous, lui dit-on ; un étranger porte bonheur aux nouveaux mariés ; vous nous direz des chansons.

André suivit les invités et dîna encore avec eux. Quand le repas fut achevé on lui demanda :

— Que voulez-vous accepter en souvenir de ce jour, jeune étranger ?

— Peu de chose ; seulement cette serviette trouée.

— Voyons jeune homme, soyez plus sérieux et dites ce que vous désirez.

— Je l'ai dit, cette serviette trouée.

— Alors, prenez-la et puisse-t-elle vous porter bonheur !

Voilà encore une fois André en route. Une troisième noce le retrouva le jour après.

— Étranger, venez-vous au village avec nous ? Vous prendrez votre part à la fête.

André les suivit et, le dîner achevé, demanda comme seul souvenir un bout de chandelle d'un sou qu'il avait vu sur la cheminée. On lui offrit de l'argent, mais il persista à ne prendre que la chandelle.

Durant toute une semaine, André ne rencontra personne à qui parler. La nuit venue, il couchait dans les granges abandonnées, cassait une croûte et repartait de grand matin.

Mais un beau jour, il trouva sur son chemin un vieux cheval gris tout boiteux qui semblait n'appartenir à personne.

« Tiens, un cheval que le bon Dieu m'envoie ! pensa-t-il. La bête ne se vendrait pas bien cher au marché, mais qu'importe. Ce cheval sera bien assez fort pour me porter, et s'il ne sait pas trotter, il marchera. »

André s'approcha du vieux cheval, le caressa et se prépara à l'enfourcher ;

— Tu veux bien me porter ? dit-il.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

— Certainement, répondit l'animal. Tu es à la recherche de tes frères à ce que j'ai entendu dire. Suis mes conseils de point en point et tu les retrouveras.

— Mais qui es-tu donc ? Je ne savais pas que les chevaux parlaient.

— Pour le moment je ne puis te dire qui je suis. Tu le sauras plus tard. Apprends seulement que je suis un cheval enchanté et que, si tu veux que pareille chose t'arrive, il te faut beaucoup de prudence et de malice. D'abord je dois t'avertir que tout à l'heure, tu arriveras devant le palais qu'habitent de méchantes fées. Elles t'engageront à manger et à boire avec elles; mais n'accepte rien: il t'en arriverait malheur.

Le jeune homme remercia le cheval et, après l'avoir enfourché, continua son chemin. Il arriva devant le château magnifique tout couvert de tuiles d'or. Des fées, toutes plus belles les unes que les autres parurent aussitôt et l'engagèrent à entrer et à se reposer.

— Tu peux accepter leur invitation, mais pas le repas qu'on t'offrira, souffla l'animal à son maître.

André mit pied à terre et suivit les fées.

— Tu vas dîner avec nous, dirent ces dernières.

— Vous êtes bien aimables, mais j'ai dîné tout à l'heure et je n'ai pas faim.

— Alors tu accepteras bien un verre de ce bon vin.

— Pas d'avantage; car, passant près d'une fontaine dans la forêt voisine, j'ai bu à ma soif.

Les fées virent bien que quelqu'un avait prévenu le jeune homme. Alors, furieuses, elles se jetèrent sur lui et sortirent pour le pendre devant la grille du château. Là, les méchantes fées s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de corde; Comment faire ? pensaient-elles. Tout à coup, l'une des femmes vit un bout de corde sortant de la poche d'André, et ses compagnes eurent bientôt fait de suspendre à un grand arbre le malheureux jeune homme. Puis, elles rentrèrent au château, fort joyeuses de s'être débarrassées d'André. À peine elles étaient parties que la corde se mit à s'allonger, à s'allonger et à déposer sans aucun mal le pendu sur le sol.

— Vite, coupe la corde, dit le cheval gris à son cavalier. Tu es bien heureux d'avoir de la corde magique; sans cela, je n'aurais rien pu pour toi.

André coupa la corde et demanda ce qu'il fallait faire.

— Tu vois le jardin des fées. Dans le jardin est un parterre, dans le parterre est un arbre, sur l'arbre il y a trois branches, sur une branche il y a trois pommes d'or. Vole au jardin et emporte les trois fruits merveilleux. Hâte-toi, car les fées pourraient te voir et tu serais perdu.

André courut à l'endroit indiqué, trouva le parterre, dans le parterre il vit

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

un arbre et sur cet arbre les trois pommes d'or qu'il cueillit. Puis il revint auprès de son cheval.

— C'est bien dit ce dernier. Commence par détruire le château de ces méchantes fées.

— Et comment ferai-je ?

— Prends une des pommes d'or et jette-la sur les tuiles d'or du toit.

André lança une pomme et aussitôt le palais des fées s'engloutit avec ses habitants.

Quelques-unes pourtant, qui revenaient du bois d'à côté, ne périrent point et, voyant un cheval et son cavalier s'enfuir dans le lointain, se lancèrent à leur poursuite. Les fées allaient vite, bien plus vite que le cheval boiteux, et André allait être rejoint quand un grand lac se présenta devant les fugitifs.

— Nous sommes perdus ! s'écria le jeune homme.

— Pas encore, dit le cheval. Jette l'une de tes pommes d'or dans le lac et les fées ne nous rejoindront pas.

Dès que le fruit merveilleux eut touché l'eau du lac, celui-ci disparut et fut remplacé par une plaine toute couverte de moissons. Mais lorsque le cheval boiteux eut traversé cette plaine, le lac se reforma aussi rapidement qu'il avait disparu. Les fées accouraient lancées de toutes leurs forces et elles se noyèrent toutes, à l'exception d'une seule qui les suivait d'assez loin.

Le lendemain matin, le jeune homme arriva devant le château du roi du pays. À la porte, une superbe jeune fille était enterrée dans le sable et sa tête seule se montrait au-dessus du sol.

— Par quel charme êtes-vous ainsi condamnée à rester en cet endroit ? demanda le voyageur.

— C'est la reine des fées qui m'a enchantée et quoi qu'ait pu faire le roi mon père, jamais on n'a pu me délivrer.

— Mais cette fée est morte, je l'ai fait mourir hier.

— Dites-vous vrai ? Alors vous êtes mon sauveur, car demain je pourrai sortir de ma fosse.

Le jeune homme alla se coucher dans la forêt voisine et revint le lendemain à la porte du château. La jeune fille était à moitié sortie du trou.

— Revenez demain, lui dit la princesse ; je serai libre et vous direz au roi mon père que vous avez conjuré le sort des fées. Comme il a promis de me marier à mon libérateur, vous obtiendrez ma main.

Encore une fois, André coucha dans la forêt. Mais le jour suivant, à son retour, la princesse avait disparu, et la fée qui seule ne s'était pas noyée dans

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

le lac l'avait conduite au roi son père et lui avait dit que c'était elle-même qui l'avait délivrée.

— Puisque vous êtes une femme, vous vivrez au château et vous y serez la seule maîtresse après moi.

La fée en profita pour dire aux gardes d'empêcher André d'entrer dans le palais. Quand le jeune homme se présenta, on le chassa honteusement en le traitant de fourbe et de menteur.

— Que vais-je faire maintenant ? demanda-t-il à son vieux cheval boiteux.

— Il te reste une pomme d'or, répondit l'animal. Lance ce fruit sur ce grand figuier.

André le fit, et de la cime de l'arbre une hache d'or tomba.

— C'est bien ; maintenant prends cette hache et coupe-moi la tête d'un seul coup.

— Mais...

— Point de mais, abats-moi la tête.

Le jeune homme prit l'instrument et coupa la tête du vieux cheval. A l'instant le cheval disparut et à sa place Jacques et Antoine se montrèrent. Les trois aventuriers s'embrassèrent et les aînés racontèrent à André comment les fées les avaient enchantés et métamorphosés en cheval.

— Maintenant, dirent-ils, allons au château du roi.

— Que voulez-vous ? dirent les gardes.

— Parler au roi dont nous avons sauvé la fille.

— Ah ! encore ces imposteurs ! s'écria le roi qui passait. Gardes, saisissez ces aventuriers et jetez-les dans la cave des lions affamés.

Les gardes prirent les trois frères et les enfermèrent dans un grand souterrain avec des lions, des tigres, des ours et des serpents, mais ces féroces animaux se reculèrent pour faire place aux nouveaux arrivants, au lieu de se jeter sur eux.

Comme la cave était fort obscure, André prit la chandelle que les mariés lui avaient donnée autrefois et l'alluma. Puis il tira sa serviette et aussitôt un dîner splendide se trouva servi et des tas de viandes vinrent se placer devant chacun des animaux.

Pendant deux ans, gens et bêtes firent bon ménage, la chandelle ne s'usait point, à l'heure des repas, la serviette merveilleuse fournissait à chacun les mets les plus recherchés.

Au bout de ce temps, on amena un prisonnier dans le souterrain. Les gardes

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

furent bien étonnés de trouver vivants les trois frères qu'on y avait enfermés autrefois. Le roi fut prévenu, et il parla de ce prodige à sa fille.

La princesse lui raconta tout ce qui s'était passé ; la fée fut jetée aux bêtes féroces et dévorées à l'instant, et André se maria quinze jours après avec la fille du roi. Comme il avait fini par rencontrer fortune, c'était suffisant pour ses frères Jacques et Antoine, qui se marièrent avec des princesses, amies de leur belle-sœur. Ils vécurent tous heureux et eurent de nombreux enfants

CONTÉ EN 1883, PAR M. ADOLPHE VAUTROS,  
ORIGINAIRE DU CANADA

## LES FIGUES MERVEILLEUSES

Les trois fils d'un pauvre bûcheron lui demandèrent un jour la permission de le quitter et d'aller par les pays lointains à la recherche de la fortune qu'ils ne trouvaient point au village. Le pauvre homme était bien peiné de quitter ses enfants, aussi essaya-t-il de les retenir à la maison.

— Mon père, dit l'aîné, c'est inutile de vouloir nous faire rester ici, à moins que vous ne l'exigiez. Depuis un an nous ruminons ce projet et nous sommes tout à fait décidés.

— S'il en est ainsi, allez. Sachez qu'il est donné à tout homme de rencontrer la fortune au moins une fois dans sa vie. La plupart ne l'arrêtent pas au moment convenable et restent malheureux comme devant. Ne soyez pas de ceux-là. Je vous donne ma bénédiction, allez.

Les trois frères quittèrent le village et arrivèrent au carrefour de trois routes. Ils se promirent de s'y retrouver au bout d'un an et un jour et ils partirent par trois chemins différents. Le premier s'embarqua sur un grand navire et s'en alla en Europe, le second s'en alla en Afrique et le troisième, après avoir marché bien longtemps, arriva dans un grand pays inconnu. Le jeune paysan s'assit sur une grosse pierre et, songeant à ses frères et à ses parents, se mit à pleurer. Juste alors, passait une bonne fée du pays.

— Qu'as-tu donc à pleurer, jeune homme ?

— Je suis un étranger parti à la recherche de la fortune, et je ne vois guère comment je ferai pour ne pas mourir de faim. Et puis j'ai bien du chagrin d'avoir laissé tout seuls au village mon père et ma bonne mère.

— Tu es un bon garçon et je veux te donner cette fortune après laquelle tu cours. Voici une bourse merveilleuse qui jamais ne sera vide. Tu peux y puiser à toutes les heures du jour et de la nuit, toujours tu y trouveras six francs.

— Ma bonne dame, merci, merci.

La fée s'éloigna et l'aventurier continua sa route. Après quelques heures de marche, il arriva devant un grand château qu'on lui dit être celui de la reine de ce pays. On l'invita à passer quelques jours au château et il accepta. Au dîner, la reine demanda le récit des aventures de son convive. Celui-ci raconta tout son voyage et n'omit point la rencontre de la fée et le don de la bourse merveilleuse.

— Ce n'est guère croyable que vous ayez une bourse telle que celle dont vous parlez. Jamais je n'ai ouï pareille merveille.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

— Et pourtant c'est bien vrai. Tenez. Vous voyez que je vide ma bourse, ce qui n'empêche pas qu'elle soit encore pleine.

— C'est une bourse fort curieuse ; vous devriez me la vendre.

— Je ne la vendrai jamais, car avec elle n'ai-je pas plus que vous ne pourriez me donner en échange ? Ainsi ce n'est pas la peine d'y songer.

La reine ne dit plus rien, mais lorsque le dîner fut achevé, elle fit faire par une de ses suivantes une bourse absolument semblable à celle du jeune homme, et, la nuit venue, elle prit la vraie et la remplaça par la fausse tandis que le paysan dormait.

Le lendemain ce dernier demandait sa route et retournait dans son pays natal. Il marcha bien longtemps sans trouver âme qui vive, enfin il arriva dans une hôtellerie.

— Femme, dit-il à l'aubergiste, servez-moi vite un bon dîner.

On le lui servit, mais quand il fut pour payer, il eut beau chercher dans sa bourse, il n'y trouva que cinq francs. On lui demandait un écu de six livres et, ne pouvant solder son écot en entier, on le chassa comme un voleur.

« La maudite reine m'a volé ma bourse, pensa le voyageur. Comment pourrai-je jamais la recouvrer ? »

Et, tout en songeant, il passa près d'un gros figuier. Comme il avait soif, il grimpa le long de l'arbre et se mit à manger des fruits. Il en avait remarqué de deux sortes, de gros et de petits. Naturellement, il prit les plus gros. Tout à coup, il se sentit embarrassé dans les branches du figuier ; il se retourna et se vit porteur d'une queue énorme qui descendait jusque sur le sol et qui allait s'allongeant à mesure qu'il mangeait des figues.

« Me voilà comme les songes, se dit-il. Comment oserai-je jamais retourner dans mon pays ? On m'appellera l'homme à la queue !... Voyons, ces fruits ne seraient-ils pas la cause de tout ceci ? Je vais manger des plus petits pour en voir l'effet. »

Et il se mit à manger des figues les plus petites et sa queue alla se raccourcissant jusqu'au moment où elle disparut entièrement.

« Je vais prendre de ces fruits, pensa le paysan, et j'irai les vendre à la reine. Je la forcerai bien à me rendre ma bourse merveilleuse. »

Il prit des figues de l'arbre en même quantité, des grosses et des petites, et il retourna au château. Mais la reine avait placé des gardes pour l'empêcher d'entrer et il dut s'en aller sans vengeance.

Le jeune homme retourna au carrefour des trois chemins et prit la route que son frère aîné avait dû suivre. Il arriva au bord de la mer et s'embarqua pour l'Europe. Dans une grande ville où il débarqua, il apprit que son frère

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

était devenu le tailleur du roi et que son habileté était renommée par tout le pays. S'étant fait indiquer la demeure du tailleur, il y arriva bientôt.

Les deux frères furent bien heureux de se revoir et ils s'embrassèrent cordialement. Le cadet raconta ses aventures et demanda à son aîné ce qu'il fallait faire.

— C'est très simple ; je vais te donner un manteau merveilleux avec lequel tu pourras arriver jusque dans la chambre de la reine. Tu lui vendras de tes figues et tu t'arrangeras ensuite pour le mieux.

— Quel est donc le pouvoir de ce manteau ?

— Il a ceci de particulier qu'il rend invisible celui qui le porte, et qu'il permet de traverser un régiment sans être vu tout en voyant tout le monde.

— C'est juste ce qu'il me faut. Après avoir dîné je retournerai en Amérique dans le pays de la reine voleuse.

Quinze jours plus tard, l'aventurier était arrivé devant le palais de la reine. Il se couvrit du manteau magique et traversa les portes, les escaliers, les corridors au nez des gardes qui ne pouvaient l'apercevoir, mais qui l'entendaient se moquant de leur faible vue. Il entra dans la chambre de la reine et se mit à crier :

— Qui veut de bonnes figues ? Qui veut de bonnes figues ? Comme il s'était grimé et qu'il contrefaisait sa voix, la reine ne put le reconnaître.

— Sont-elles bonnes tes figues, demanda-t-elle ?

— Délicieuses, madame la reine, délicieuses ; vous pouvez en goûter.

— En effet, elles sont exquis ; mais je ne veux pas de ces petites, donne-m'en pour vingt sous de ces grosses.

C'était ce que voulait le marchand. La reine et sa suivante mangèrent les figues, mais tout à coup :

— Oh ! Marie, vois donc quelle queue tu portes !

— Oh ! madame, voyez donc la vôtre !

La reine et la servante étaient furieuses.

— Voyons, marchand, la faute en est à tes figues ; fais disparaître cette queue incommode.

— Madame, j'ai bien ce pouvoir, mais je ne le ferai que lorsque vous m'aurez rendu ma bourse inépuisable. Car je suis celui que vous avez volé l'autre jour.

— Je vais appeler mes gardes et te faire pendre.

— Ce n'est pas nécessaire ; voyez, je vais disparaître.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

Le jeune homme devint invisible. Puis reprenant sa forme, il donna une figue à la servante et aussitôt la queue de la jeune fille disparut.

— Puisqu'il en est ainsi, voilà ta bourse, débarrasse-moi de cette queue.

— Vous m'avez volé autrefois, madame la reine, je vous laisse votre queue, au revoir !

Le coureur d'aventures disparut avec la bourse magique et, au jour fixé, retrouva ses deux frères au carrefour des trois routes. Riches désormais, ils vécurent heureux de longues années avec les femmes qu'ils épousèrent et les nombreux enfants que celles-ci donnèrent.

Quant à la reine, on ne l'appela plus dans son pays que la reine Longue-Queue, nom qui lui resta, car jamais on ne put lui enlever cette queue extraordinaire.

DIT EN 1883, PAR M. G. CHARPENTIER,  
QUI TIENT CE CONTE D'UN JEUNE CANADIEN DE SES AMIS.

## LES TROIS CHARS

Autrefois vivait un puissant roi qui avait trois enfants, tous garçons. Se voyant devenir vieux et pensant bientôt à mourir, le roi appela ses trois fils et leur parla ainsi :

— Mes enfants, je sens qu'il me reste bien peu de temps à passer au milieu de vous. Avant de mourir, je voudrais donner ma couronne à l'un de vous. Mais lequel choisir ? Comme vous la méritez tous les trois, je la donnerai à celui qui me rapportera ici même dans un an et un jour le char le plus merveilleux qu'il puisse se trouver. Prenez un cheval et de l'argent, et partez.

Les trois frères quittèrent bientôt la ville et se séparèrent prenant trois chemins différents.

Robert, l'aîné, voyagea longtemps, longtemps, ne s'arrêtant aux auberges que pour s'y reposer.

Enfin, il arriva dans un désert inconnu et y rencontra une vieille mendicante toute couverte de haillons.

— Où allez-vous, mon prince ? demanda-t-elle.

— Cela ne te regarde pas ; mêle-toi donc de tes affaires et laisse-moi tranquille.

— Vous n'êtes pas gentil, beau prince ; mais je vous l'assure, vous vous repentirez bientôt de votre grossièreté !

La vieille s'éloigna laissant le prince à ses réflexions.

Robert eut beau voyager de village en village, de ville en ville, de pays en pays, il ne put trouver d'autre char que celui que lui vendit un paysan moyennant quelques écus. On juge s'il revint dépité au château de son père.

Richard, le deuxième, rencontra la même mendicante au bord de la mer.

— Où allez-vous mon prince ? demanda-t-elle.

— Est-ce que je te demande où tu vas, vieille sorcière de l'enfer ? Crois-tu donc que j'aie à te faire part de mes secrets ?

— Ne vous mettez point en colère, mon prince ! Je sais bien que vous allez à la recherche d'un char magnifique. Mais soyez certain que vous ne le trouverez point.

Le prince allait répondre, mais la fée avait disparu.

Comme son frère, Richard ne put trouver d'autre char qu'une vieille voiture vermoulue que lui vendit un charron moyennant quelques pistoles.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

« Ce n'est pas ce char qui me fera donner la couronne, pensa-t-il en revenant. J'aurais dû être moins grossier avec la mendiante qui certainement est une fée ! »

Jeannot, le cadet, s'en alla à petites journées, s'arrêtant de ci de là, au gré de son caprice, et demandant partout si l'on ne connaissait point un char magnifique qui fût à vendre.

Comme il arrivait au bord d'un grand fleuve qu'il ne savait comment passer, la mendiante parut près de lui.

— Bonjour, mon prince; vous voilà bien embarrassé; où allez-vous donc ainsi ?

— Bonjour, ma bonne femme; vous avez bien raison, je ne sais comment traverser le fleuve; et quant au pays où je m'en vais, je n'en sais trop rien; je suis à la recherche du plus beau char qu'il soit possible de rêver et je ne sais où le rencontrer.

— C'est bien, mon ami, tu es un brave jeune homme et tu ne dédaignes pas de parler à une vieille mendiante comme moi. Comme je suis fée, je veux te récompenser ainsi que tu le mérites.

La mendiante disparut et se changea en une charmante jeune fille. Puis, prenant sa baguette, elle en frappa le sol, et un char magnifique en sortit. Des chevaux ailés, rapides comme le vent, conduits par des lutins beaux à ravir, vinrent d'eux-mêmes s'atteler à la voiture, et le plus gracieusement du monde, la fée ouvrit la portière et invita le jeune homme à monter dans le char; puis elle vint s'asseoir auprès de lui et, sur son ordre, la voiture partit pour la capitale du royaume.

Les trois princes arrivèrent, au terme fixé, dans la grande cour du palais où le roi se tenait assis sur son trône.

— Eh bien ! mes enfants, avez-vous rapporté de beaux chars ?

— Voici le mien, dit l'aîné; il n'est pas fort joli, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver.

— Le mien ne vaut guère davantage, dit piteusement le second; cependant je le préfère au premier.

— Et toi, Jeannot, où se trouve donc ton char ?

— Il est à la porte du château à attendre. Je vais le faire venir sur l'heure.

À l'instant, les portes s'ouvrirent avec fracas et le superbe équipage fit son entrée dans la grande cour. Le roi était émerveillé, et sa surprise n'eut plus de bornes quand il vit la fée descendre de voiture.

— Avancez, ma belle dame, et faites-moi la faveur de devenir ma belle-fille.

— C'est ce que j'allais vous demander ! répondit la jeune fille.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

La noce fut célébrée avec le plus grand éclat et le prince Jeannot fut proclamé roi à la grande satisfaction de tout le peuple. Seuls, ses deux frères enviaient son bonheur. Ils essayèrent de l'empoisonner, mais ils furent surpris au moment où ils versaient le breuvage dans la coupe de leur frère, et quelques jours après on les pendit.

CONTÉ EN 1883 PAR M. GORGES CHARPENTIER,  
QUI LE TIENT D'UN JEUNE CANADIEN DE SES AMIS.)

## LES TROIS FÉES VOLEUSES

Il y a bien longtemps que vivaient, dans une forêt du Canada, trois fées voleuses. Elles avaient tout à leur disposition, mais ce qui n'était pas volé ne leur plaisait pas.

Toute la nuit, elles ne faisaient que songer aux larcins qu'elles commettraient le lendemain et, le jour, elles couraient d'un village à l'autre, pénétrant dans les maisons et faisant main basse sur le beurre, les confitures, les habits ou les bijoux des habitants. Puis elles portaient les objets volés dans leur caverne de la forêt et se mettaient à manger, à boire et à danser jusqu'à minuit.

Un matin les trois fées partirent pour aller voler les lutins de la vallée voisine ; elles prirent par un ravin et se trompèrent de chemin et, au lieu d'aller demander l'hospitalité chez les lutins pour les duper ensuite, les trois sœurs allèrent frapper à la porte d'un château qui appartenait à des revenants. Ces derniers leur ouvrirent et leur offrirent à déjeuner. Mais tout en mangeant, l'un d'eux vit la plus vieille des fées enlever un des couverts en argent et le mettre dans la poche de son tablier. Il prévint ses compagnons et tous ensemble se ruèrent sur les fées voleuses ; la plus âgée fut tuée et les deux autres purent s'échapper.

Le lendemain, toutes furieuses contre les lutins, les deux sœurs reprirent le chemin de la vallée. Et là, un grand daim était à brouter l'herbe de la prairie. C'était justement l'un des lutins qu'autrefois les méchantes fées avaient métamorphosé en daim. Les fées ne le reconnurent pas.

— Peux-tu nous montrer le château des lutins ? demandèrent-elles.

— Le château des lutins ? Mais vous n'êtes pas dans le chemin. Il vous faut prendre à droite ; dans un petit quart d'heure vous serez arrivées devant le château.

Dès que les fées eurent disparu au tournant du sentier, le daim courut avertir ses frères et deux des plus forts allèrent en hâte se cacher dans le château abandonné que l'animal avait indiqué aux fées voleuses. Quand celles-ci frappèrent à la porte, les lutins les reçurent à grands coups de hache et tuèrent l'aînée. L'autre dut encore s'enfuir, mais elle jura de se venger.

Les lutins creusèrent un grand trou dans un autre sentier et recouvrirent cette fosse de branchages et de gazon, après y avoir caché deux gros ours.

Le lendemain, la fée rencontra encore le daim de la veille.

## QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

—Peux-tu m'indiquer le château des lutins? Surtout ne te trompe plus comme hier.

—Je me suis donc trompé? N'avez-vous point pris sur votre gauche?

—Non, tu m'avais dit de prendre le sentier à droite.

—C'est que je n'étais pas tourné dans le même sens que vous, et ma droite était votre gauche.

—Alors, le premier sentier à ma gauche?

—C'est cela même.»

La fée continua son chemin, prit le sentier à sa gauche et tomba dans la fosse. Les deux ours se précipitèrent sur elle pour la dévorer, mais elle prit une des ses épingles à cheveux et creva les yeux des deux animaux féroces. Elle eut le temps de prononcer quelques paroles magiques et de sortir de la fosse. Elle courut tout d'une traite vers le château des lutins. Elle n'avait plus qu'un petit ruisseau à traverser. Sans s'apercevoir qu'un précipice était à côté, elle fit un saut prodigieux et se brisa sur les rochers du fond du précipice.

À l'instant le daim reprit sa forme et, pendant quarante jours, les lutins de la vallée se livrèrent à des repas, à des festins et à des danses sans fin pour célébrer la mort de leurs mortelles ennemies, les trois fées voleuses.

CONTÉ EN 1883 PAR UN JEUNE CANADIEN,  
M. ADOLPHE VAUTROS

Henry Emile Carnoy

# Cuatro cuentos quebequenses

Traducido del francés  
por Luis Raúl Fernández Acosta



© Arbre d'Or, Ginebra, octubre de 2001  
<http://www.arbredor.com>  
Ilustración de la portada: © Fotos Patricia Eberlin  
Derechos reservados para todos los países

## EL CABALLO ENCANTADO

Érase una vez un pobre hombre que murió dejando tres hijos. De regreso del entierro, el mayor habló y les dijo a sus dos hermanos:

—Somos demasiado pobres aquí, vámonos a buscar fortuna.

—No, no vayamos los tres, dijo el segundo; pero ve tú primero, si la encuentras en tu camino, regresarás a vivir con nosotros al pueblo.

—Tienes razón, respondió el primero. Voy a tomar el gran sendero e iré si es necesario hasta el fin del mundo. Vean este vaso lleno de agua límpida: mientras sea feliz en el camino, el líquido permanecerá claro, pero si me sucede algún accidente, el líquido se volverá turbio, y si muero el agua será completamente negra. Entonces Jacques irá en mi búsqueda.

El joven puso un pan negro en la hucha, y con un gran palo de espinas negras en la mano, se fue en búsqueda de tal fortuna.

Todos los días los dos hermanos miraban el vaso de agua y el líquido siempre estaba límpido. Pero una mañana, Jacques lanzó un grito desgarrador: el agua estaba muy turbia y parecía casi negra.

—Ven rápido, André, gritó; le sucedió una gran desgracia a nuestro hermano Antoine.

André, el menor acudió inmediatamente.

—¿Ya ves, hermano? ¿Ya ves? Me tengo que ir ahora mismo en auxilio de Antoine. Toma este otro vaso de agua y obsérvalo bien todos los días. Si me sucede algo, te apresurarás a tomar el sendero mayor e irás en nuestra búsqueda.

Jacques se llevó un pan negro, tomó su palo de viaje y dijo adiós a su hermano.

Quince días después de su partida, el agua del vaso se volvió turbia, tan turbia como la del primer vaso.

«Jacques está también en peligro, se dijo el menor que quedaba en la casa. Voy al auxilio de mis dos hermanos.»

E hizo como había planeado. Metió un pan negro grande en su alforja, con su palo de espinas negras en la mano, tomó la gran ruta y se fue caminando todo derecho.

El primer día, se encontró con una boda y con las personas que acompañaban a los novios al pueblo cercano.

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

—Venga con nosotros, joven. ¡Venga a cenar con los invitados! le dijeron.

—Se los agradezco de antemano.

André se unió a la boda y cenó con los invitados.

—¿Qué quiere que le demos como recuerdo de este día? preguntaron los recién casados.

—¡Oh! poca cosa, denme un poco de cuerda.

—¡Un trozo de cuerda! pero ¿está bromeando?

—Para nada. Sólo quiero eso.

Fueron a buscarle un poco de cuerda y se lo dieron.

André se despidió de las personas de la boda y siguió su camino.

Al día siguiente, como estaba cerca de un pueblo, se encontró con otra boda.

—Venga con nosotros, le dijeron; un extranjero trae felicidad a los recién casados; nos cantará canciones.

André siguió a los invitados y cenó otra vez con ellos.

Cuando terminó de comer le preguntaron:

—¿Qué desea como recuerdo de este día, joven extranjero?

—Poca cosa; sólo esta servilleta rota.

—¡Cómo joven! No bromees y diga lo que desea.

—Ya lo dije, esta servilleta rota.

Entonces, tómela y ¡que le traiga suerte!»

André se puso nuevamente en marcha.

Se topó con una tercera boda al día siguiente.

—Extranjero, ¿vendrá al pueblo con nosotros? Formará parte de la fiesta.

André los siguió, y una vez terminada la cena, pidió como único recuerdo un pedazo de vela de a centavo que había visto sobre la chimenea. Le ofrecieron dinero, pero insistió en sólo tomar la vela.

Durante toda una semana, André no se encontró a nadie con quién hablar. Cuando la noche llegaba, dormía en las granjas abandonadas, tomaba un bocado y salía al amanecer.

Pero un buen día, encontró en su camino un viejo caballo gris bastante cojo que parecía no pertenecer a nadie.

«Mira, ¡un caballo que el Señor me envía! pensó. La bestia no se vendería muy caro en el mercado, pero que importa. Este caballo será bastante fuerte para llevarme, y si no sabe trotar, caminará.»

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

André se acercó al viejo caballo, lo acarició y se preparó a montarlo a horcajadas;

— ¿Quieres llevarme? dijo.

— Seguro, respondió el animal. Estás buscando a tus hermanos por lo que he oído decir. Sigue mis consejos al pie de la letra y los encontrarás.

— ¿Pero entonces quién eres tú? No sabía que los caballos hablaran.

— Por el momento no puedo decirte quien soy. Lo sabrás más tarde. Basta con saber que soy un caballo encantado y que, si quieres que no te suceda nada, necesitas mucha prudencia y malicia. Primero, debo advertirte que en un momento estarás frente a un palacio donde viven hadas malvadas. Te incitarán a comer y a beber con ellas; pero no aceptes nada ya que te pasaría una desgracia.

El joven agradeció al caballo y después de haberlo montado, continuó su camino. Llegó ante el magnífico castillo completamente cubierto de tejas de oro. Unas hadas, todas de una hermosura embelesadora, aparecieron y le propusieron entrar y descansar.

«¿Puedes aceptar su invitación, pero no la comida que te ofrecerán, relincho el animal a su amo.»

André puso pie en tierra y siguió a las hadas.

— ¿Vas a cenar con nosotras?, dijeron éstas últimas.

— Son muy amables, pero cené hace rato y no tengo hambre.

— Entonces nos aceptarán una copa de este buen vino.

— No gracias; pues, pasando cerca de una fuente en el bosque cercano, bebí hasta saciarme.

Las hadas vieron bien que alguien había prevenido al joven. Entonces, furiosas, se aventaron sobre él y salieron para ahorcarlo frente a la reja del castillo. Ahí, las hadas malvadas se dieron cuenta de que no tenían cuerda; ¿qué hacemos? pensaban. De pronto, una de las mujeres vio un trozo de cuerda que salía del bolsillo de André, y sus compañeras enseguida colgaron al desdichado joven de un gran árbol. Luego, regresaron al castillo, muy alegres por haberse desecho de André. En cuanto se fueron, la cuerda empezó a hacerse grande, alargarse, hasta poner al colgado en el suelo sin causarle ningún daño.

— Rápido, corta la cuerda, dijo el caballo gris a su caballero. Eres muy afortunado de tener la cuerda mágica; sino, no habría podido hacer nada por ti.

— André cortó la cuerda y preguntó lo que debía hacer.

— Ves el jardín de las hadas. En el jardín hay un arriate, en el arriate hay un árbol, en el árbol hay tres ramas, en una de las ramas hay tres manzanas de

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

oro. Ve a toda prisa al jardín y trae las tres frutas mágicas. Apúrate, pues las hadas podrían verte y estarías perdido.

André corrió al lugar indicado, encontró el arriate, en el arriate vio un árbol y en ese árbol las tres manzanas de oro que recogió. Luego regresó con su caballo.

— Bien hecho, dijo este último. Comienza por destruir el castillo de estas malvadas hadas.

— ¿Y cómo lo haré?

— Toma una de las manzanas de oro y aviéntala sobre las tejas de oro del techo.

André, lanzó una manzana y enseguida el castillo de las hadas se engulló con sus habitantes.

Sin embargo, algunas de ellas que regresaban del bosque cercano, no perecieron, y al ver un caballo y su caballero darse a la fuga a lo lejos, se lanzaron a su persecución.

Las hadas iban rápido, más rápido que el caballo cojo, y André iba a ser alcanzado cuando un gran lago se presentó ante los fugitivos;

«¡Estamos perdidos! señaló el joven.

— Aún no, dijo el caballo. Arroja una de tus manzanas de oro en el lago y las hadas no nos alcanzarán.»

En cuanto la fruta maravillosa tocó el agua del lago, éste desapareció y quedó remplazado por una llanura llena de cosechas. Pero cuando el caballo cojo cruzó esta llanura, el lago se formó tan rápido como había desaparecido. Las hadas se abalanzaban con todas sus fuerzas y se ahogaron todas, con excepción de una sola quien los seguía de lejos.

Al día siguiente, el joven llegó ante el castillo del rey de aquel reino. En la puerta, una hermosa joven estaba enterrada en la arena y su cabeza se veía por encima del suelo.

— ¿Qué hechizo la condenó a permanecer en ese lugar? preguntó el viajero.

— Es la reina de las hadas quien me encantó y pese a todo lo que hizo mi padre el rey, nunca pudieron liberarme.

— Pero esta hada está muerta, yo la maté ayer.

— ¿Es verdad lo que dice? entonces usted es mi salvador, pues mañana podré salir de la fosa.

El joven fue a acostarse en el bosque cercano y regresó al día siguiente a la puerta del castillo. La joven había medio salido del hoyo.

— Regrese mañana, le dijo la princesa; estaré libre y le dirá al rey mi padre

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

que usted conjuró el maleficio de las hadas. Como prometió casarme con mi liberador, obtendrá mi mano.

Una vez más André se durmió en el bosque. Pero al día siguiente, a su regreso, la princesa había desaparecido, y la única hada que no se había ahogado en el lago la había llevado al rey su padre y le había dicho que era ella misma quien la había liberado.

— Ya que es una mujer, vivirá en el castillo y será aquí la única dueña después de mí.

El hada se aprovechó de esta situación para decir a los guardias que impidieran a André la entrada al palacio. Cuando el joven se presentó, lo corrieron de manera vergonzosa tratándolo de falso y mentiroso.

— ¿Qué voy a hacer ahora? preguntó a su viejo caballo cojo.

— Te queda una manzana de oro, respondió el animal. Arroja esta fruta en esa gran higuera.»

André lo hizo, y de la misma cima del árbol cayó una hacha de oro.

— Bien hecho; ahora toma el hacha y córtame la cabeza de un solo golpe.

— Pero...

— Nada de peros, córtame la cabeza.

El joven tomó el objeto y cortó la cabeza del viejo caballo. El caballo desapareció al instante y salieron en su lugar Jacques y Antoine. Los tres aventureros se abrazaron y los hermanos mayores contaron a André cómo las hadas los habían hechizado y transformado en caballo.

— Ahora, dijeron, vamos al castillo del rey.

— ¿Qué desean? dijeron los guardias.

— Hablar con el rey para decirle que salvamos a su hija.

— ¡Ah! ¡otros impostores! señaló el rey que pasaba. Guardias, capturen a estos aventureros y arrójelos a la cueva con los leones hambrientos.

Los guardias tomaron a los tres hermanos y los encerraron en un gran subterráneo con leones, tigres, osos y serpientes, pero estos feroces animales retrocedieron, para acoger a los nuevos huéspedes, en lugar de aventarse a ellos.

Como la cueva estaba muy oscura, André tomó la vela que los novios le habían obsequiado anteriormente y la encendió. Luego, jaló su servilleta y enseguida apareció servida una cena espléndida y una infinidad de carnes aparecieron frente a cada animal.

Durante dos años, personas y bestias se entendieron bien, la vela no se

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

gastaba, a la hora de la comida, la servilleta maravillosa proveía a cada uno de los manjares más delicados.

Al cabo de ese tiempo, llevaron a un prisionero al subterráneo. Los guardias se quedaron muy asombrados de encontrar vivos a los tres hermanos que habían encerrado anteriormente. El rey fue prevenido, y habló de ese prodigio con su hija.

La princesa le contó todo lo que había pasado; la hada fue arrojada a las bestias feroces y devorada al instante, y André se casó quince días después con la hija del rey. Como había terminado por encontrar fortuna, era suficiente para sus hermanos Jacques y Antoine quienes se casaron con princesas, amigas de su cuñada. Entonces vivieron muy felices y tuvieron muchos hijos. Y colorín colorado este cuento se ha acabado.

CONTADO EN 1883, POR EL  
ADOLPHE VAUTROS, ORIGINARIO DE CANADÁ

## LOS HIGOS MÁGICOS

Cuentan que un día los tres hijos de un pobre leñador le pidieron permiso para dejarlo e ir recorriendo reinos lejanos en busca de fortuna que no encontraban en el pueblo. El pobre hombre estaba tan afligido por dejar a sus hijos que trató entonces de retenerlos en la casa.

«Padre, dijo el mayor, es inútil querer retenernos aquí, a menos que nos lo exija. Desde hace un año le damos vuelta al asunto y estamos completamente decididos a partir.

— Si es así, váyanse. Sepan que todo hombre tiene la posibilidad de encontrar la fortuna al menos una vez en su vida. La mayoría no la toma en el momento adecuado y se queda miserable como antes. No sean de estos. Les doy mi bendición, vayan con Dios.»

Los tres hermanos dejaron el pueblo y llegaron al cruce de tres caminos. Prometieron encontrarse ahí al cabo de un año y un día y se fueron por tres rumbos distintos. El primero zarpó en un gran navío y se fue a Europa, el segundo se fue a África y el tercero, después de caminar durante mucho tiempo, llegó a un gran reino desconocido. El joven campesino se sentó en una piedra grande y, pensando en sus hermanos y padres, se puso a llorar. Justo entonces, pasaba una hada buena de ese lugar.

— Por qué lloras, jovencito?

— Soy un extranjero que salió en busca de fortuna, e ignoro cómo haré para no morir de hambre. Además, estoy muy triste por haber dejado solitos a mi padre y a mi buena madre en el pueblo.

— Eres un buen chico y voy a darte esta fortuna que tanto buscas. Aquí tienes una bolsa mágica que nunca estará vacía. Puedes sacar de ella seis francos a cualquier hora del día o de la noche, siempre los encontrarás ahí.

— Señora mía, gracias, muchas gracias.

La hada se alejó y el aventurero continuó su camino. Después de caminar algunas horas, llegó delante de un gran castillo que le señalaron como el de la reina de aquel reino. Lo invitaron a pasar algunos días en el castillo y aceptó. En la cena, la reina pidió al huésped que contara sus aventuras. Éste contó todo su viaje y no omitió el encuentro con el hada y el don de la bolsa mágica.

— Es poco creíble que tenga una bolsa tal como ésta. Nunca he oído hablar de semejante maravilla.

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

—Y sin embargo esto es verdad. Observe. Usted ve que vació mi bolsa, lo que no impide que todavía siga llena.

—Es una bolsa muy curiosa; debería vendérmela.

—Nunca la venderé ya que vale más de lo que usted podría darme a cambio. Así que ni en sueños.»

La reina ya no dijo nada más, pero en cuanto la cena terminó, mandó hacer por una de sus damas de compañía una bolsa totalmente parecida a la del joven, y, cuando llegó la noche, tomó la verdadera y la reemplazó por la falsa mientras que el joven campesino dormía.

Al día siguiente éste preguntaba por su camino y regresaba a su pueblo natal. Caminó durante mucho tiempo sin encontrarse con alma alguna. Por fin llegó a una posada.

—Señora, dijo a la posadera, sírvame enseguida una buena cena.

Se la sirvieron, pero cuando fue a pagar, por más que buscó en su bolsa, sólo encontró cinco francos dentro. Le pidieron una moneda de oro de seis libras y, al no poder pagar la cuenta completa, lo echaron como a un ladrón.

«La maldita reina me robó mi bolsa, pensó el viajero. ¿Nunca podré recobrarla?»

Y, mientras pensaba, pasó cerca de una gran higuera. Como tenía sed, trepó por las ramas del árbol y se puso a comer fruta. Había notado dos tipos de higos, grandes y pequeños. Naturalmente, tomó los más grandes. De repente, sintió que algo le estorbaba en las ramas de la higuera; se volteó y vio que tenía una cola enorme que bajaba hasta el suelo y que iba alargándose conforme comía los higos.

«Ya parezco mono, se dijo. ¿Nunca me atrevería a regresar a mi pueblo así? Me llamarían el hombre de la cola... Pensemos, ¿esta fruta no sería la causa de todo esto? Voy a comer los más pequeños para ver qué pasa.»

Se puso a comer los higos más pequeños y su cola fue encogiéndose hasta que desapareció por completo.

«Voy a agarrar de esta fruta, pensó el joven campesino, e iré a vendérsela a la reina. La obligaré pues a devolverme mi bolsa mágica.»

Tomó la misma cantidad de higos del árbol, grandes y pequeños, y regresó al castillo. Pero la reina había puesto guardias para impedir que entrara y tuvo que irse sin vengarse.

El joven regresó al cruce de los tres caminos y tomó la ruta que su hermano mayor debió haber seguido. Llegó a orillas del mar y zarpó rumbo a Europa. En una gran ciudad donde desembarcó, se enteró de que su hermano se había convertido en el sastre del rey y que su destreza era reconocida en

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

todo el reino. Habiéndole indicado la morada del sastre, corrió enseguida hacia ella.

Los dos hermanos estuvieron muy felices de volverse a ver y se abrazaron cordialmente. El menor contó sus peripecias a su hermano mayor y le preguntó lo que había que hacer.

«Es muy sencillo; voy a darte un abrigo mágico con el que podrás entrar hasta la recámara de la reina. Le venderás tus higos y harás lo que mejor te convenga.

— ¿Cuál es entonces el poder de este abrigo?

— Lo que tiene de particular es que vuelve invisible a quien lo lleva, y que permite atravesar un regimiento sin ser visto mientras tú ves a todos.

— Es justamente lo que necesito. Después de cenar, regresaré a América al país de la reina ladrona.»

Quince días después, el aventurero había llegado ante el palacio de la reina. Se cubrió con el abrigo mágico y pasó por las puertas, las escaleras, los corredores en las narices de los guardias que no podían percibirlo, pero que lo oían burlarse de su corta vista. Entró a la recámara de la reina y se puso a gritar:

— ¿Quién quiere comprar unos ricos higos? ¿Quién quiere comprar unos ricos higos?» Como se había maquillado y transformado su voz, la reina no pudo reconocerlo.

— ¿Están ricos tus higos, ella preguntó?

— Deliciosos, mi señora, deliciosos; puede probarlos.

— Efectivamente, están exquisitos; pero no quiero de esos chicos, dame de esos grandes por veinte centavos.

Era lo que quería el marchante. La reina y su sirvienta comieron los higos, pero de repente:

— ¡Oh! Marie, ¡mira qué cola tienes!

— ¡Oh! Majestad, mire también la vuestra!»

La reina y la sirvienta estaban furiosas.

— ¡Qué has hecho tú! La culpa es de tus higos; haz desaparecer esta incómoda cola.

— Mi señora, tengo en efecto ese poder, pero sólo lo haré cuando usted me devuelva mi bolso mágico. Pues yo soy a quien usted robó la otra vez.

— Voy a llamar a mis guardias y te mandaré colgar.

— No es necesario; vea, voy a desaparecer.

### CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

El joven se volvió invisible. Luego retomando su forma, dio un higo a la sirvienta y enseguida la cola de la joven desapareció.

— Está bien, tú ganas, toma tu bolso, quítame esta cola.

— Su majestad, anteriormente me robó, así que le dejo la cola, adiós!»

El aventurero desapareció con la bolsa mágica y, en el día indicado, se encontró con sus dos hermanos en el cruce de los tres caminos. Ya ricos, vivieron felices durante muchos años con sus esposas y tuvieron muchos hijos.

En cuanto a la reina, la conocen en su reino más como la reina Cola Larga, mote que se le quedó, pues nunca pudieron quitarle esa cola extraordinaria. Y colorín colorado este cuento se ha acabado.

DICHO EN 1883, POR GEORGES CHARPENTIER,  
QUE SABE ESE CUENTO POR UN JOVEN CANADIENSE, AMIGO SUYO.

## LOS TRES CARRUAJES

En tiempos remotos, vivía un poderoso rey que tenía tres hijos, todos ellos varones. Viéndose envejecer y pensando morir muy pronto, el rey llamó a sus tres hijos y les habló de esta forma:

— Hijos míos, siento que me queda muy poco tiempo entre ustedes. Antes de morir, quisiera dar mi corona a uno de ustedes. ¿Pero a quién escoger? Como se la merecen los tres, la daré a quien me traiga aquí mismo en un año y un día el carruaje más maravilloso que pudiese encontrar. Tomen un caballo, dinero, y váyanse.

Los tres hermanos dejaron muy pronto la ciudad y se separaron tomando tres caminos diferentes.

Robert, el mayor, viajó durante mucho tiempo, mucho tiempo, sólo se paraba en los albergues para descansar.

Finalmente, llegó a un desierto desconocido y ahí se encontró con una viejecilla mendiga cubierta de harapos.

— ¿Dónde va, príncipe? ella preguntó.

— No te interesa; no te metas en lo que no te importa y déjame tranquilo.

— Eso no es muy amable de su parte, mi príncipe hermoso; pero le aseguro, ise arrepentirá de su grosería enseguida!

La viejecilla se alejó dejando al príncipe con sus reflexiones.

Por más que Robert viajó de pueblo en pueblo, de ciudad en ciudad, de país en país, no pudo encontrar otro carruaje más que el que le vendió un campesino por algunas monedas de oro. Imagine usted cuán decepcionado regresó al castillo de su padre.

Richard, el segundo, se encontró con la misma mendiga a orillas del mar.

— ¿Dónde va, príncipe? ella preguntó.

— ¿Acaso te pregunto a dónde vas?, vieja bruja del infierno. ¿Crees en verdad que te voy a contar mis secretos?

— ¿No se enfade, príncipe! Yo sé muy bien que va en busca de un carruaje magnífico. Pero esté seguro de que no lo va a encontrar.

El príncipe iba a responder, pero la hada había desaparecido.

Como su hermano, Richard no pudo encontrar otro carruaje más que una vieja carroza carcomida que le vendió un carretero por algunos doblones.

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

—Este no es el carruaje que me hará recibir la corona, pensó de regreso. ¡Debí haber sido menos grosero con la mendiga que seguramente es una hada!

Jeannot, el menor, se fue parando porco a poco durante el día, por aquí y por allá, a merced de su capricho, y preguntando en todas partes si no sabían de un carruaje magnífico que alguien vendiera.

Como llegaba a orillas de un gran río que no sabía como atravesar, la mendiga apareció cerca de él.

—Buenos días, príncipe; veo que tiene problemas; ¿a dónde va pues?

—Buenos días, buena señora; tiene usted razón, no sé cómo atravesar el río; y en cuanto al reino a donde voy, no lo conozco mucho; estoy en busca del carruaje más bello que jamás uno haya soñado y no sé dónde encontrarlo.

—Está bien, amigo, eres un joven muy valiente y no desdeñas hablar con un vieja mendiga como yo. Como soy una hada, voy a recompensarte ya que te lo mereces.

La mendiga desapareció y se convirtió en una joven encantadora. Luego, tomando su varita mágica, tocó el suelo con ella, y salió un magnífico carruaje. Caballos alados, rápidos como el viento, conducidos por hermosos duendes, vinieron a engancharse con suma gracia al coche. El hada abrió la puerta e invitó a subir al joven dentro del carruaje; después el vino a sentarse junto a él y, bajo sus órdenes, el coche partió rumbo a la capital del reino.

Los tres príncipes llegaron, en la fecha fijada, al patio principal del palacio en donde el rey estaba sentado en su trono.

—¡Bueno! Hijos míos, ¿trajeron carruajes bellos carruajes?

—Aquí está el mío, dijo el mayor; no es harto hermoso, pero es todo lo que pude encontrar.

—El mío no es mejor, dijo piadosamente el segundo; sin embargo lo prefiero al primero.

—Y tú, Jeannot, ¿dónde está pues tú carruaje?

—Está en la puerta del castillo esperando. Voy a traerlo enseguida.

En ese instante, las puertas se abrieron con estruendo y la magnífica tripulación hizo su entrada en la gran corte. El rey estaba maravillado, y su sorpresa fue mayor cuando vio al hada bajar del coche.

—Acérquese, hermosa doncella, y hágame el honor de convertirse en mi nuera.

—¡Eso iba a pedirle! respondió la joven.

Las nupcias fueron celebradas con bombo y platillo y el príncipe Jeannot fue proclamado rey para mayor satisfacción del pueblo. Solos, sus dos herma-

*CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES*

nos envidiaban su felicidad. Trataron de envenenarlo, pero fueron sorprendidos en el momento en que vertían el brebaje en la copa de su hermano, y días después los colgaron. Y colorín colorado este cuento se ha acabado.

CONTADO EN 1883, POR EL GEORGES CHARPENTIER,  
QUE SABE ESE CUENTO POR UN JOVEN CANADIENSE, AMIGO SUYO.

## LAS TRES HADAS LADRONAS

En un bosque de Canadá, hace muchos años, vivían tres hadas ladronas. Tenían todo a su disposición, pero si no era robado no les complacía.

Toda la noche, no hacían más que soñar con los robos que cometerían al día siguiente. Durante el día, corrían de un pueblo a otro, entrando en las casas y metiendo mano a la mantequilla, la mermelada, la ropa o las joyas de los habitantes. Luego llevaban los objetos robados a su cueva del bosque y se ponían a comer, beber y bailar hasta la media noche.

Una mañana, las tres hadas salieron para ir a robar a los duendes del valle vecino; se fueron por un barranco y se equivocaron de camino, y, en lugar de pedir cobijo a los duendes para luego embaucarlos, las tres hermanas fueron a tocar a la puerta de un castillo perteneciente a los muertos vivientes. Estos últimos les abrieron y les ofrecieron de comer. Pero mientras comían, uno de ellos vio a la más vieja de las hadas llevarse uno de los cubiertos de plata y meterlo en la bolsa de su delantal. Éste avisó a sus compañeros y todos juntos se arrojaron sobre las hadas ladronas; mataron a la mayor y las otras dos pudieron escaparse.

Al día siguiente, las dos hermanas, muy furiosas con los duendes, retomaron el camino del valle. Ahí justamente, un gran gamo estaba comiendo hierba de la pradera. Era precisamente uno de los duendes, que anteriormente las hadas malvadas habían transformado en gamo. Las hadas no lo reconocieron.

— ¿Puedes mostrarnos el castillo de los duendes? le preguntaron.

— ¿El castillo de los duendes? Pero éste no es el camino. Tienen que tomar a la derecha; en unos quince minutos estarán llegando frente al castillo.

Tan pronto como las hadas desaparecieron en la curva del sendero, el gamo corrió a avisar a sus hermanos. Dos de los más fuertes se apresuraron a esconderse dentro del castillo abandonado que el animal había indicado a las hadas ladronas. Cuando éstas tocaron a la puerta, los duendes las recibieron a hachazos y mataron a la mayor. La otra escapó nuevamente, pero juró vengarse.

Los duendes cavaron un gran hoyo en otro sendero y recubrieron esta fosa de ramaje y pasto, después de haber escondido ahí a dos grandes osos.

Al día siguiente, el hada encontró otra vez al gamo de la víspera.

— ¿Puedes indicarme el castillo de los duendes? Sobre todo ya no te equivoques como ayer.

— ¿Entonces me equivoqué? ¿No tomaron a la izquierda?

## CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

—No, tu me dijiste que tomara el sendero de la derecha.

—Es que yo no estaba en la misma posición que usted, y mi derecha era mi izquierda.

—Entonces, ¿el primer sendero a la izquierda?

—Sí, es así.

El hada siguió su camino, tomó el sendero de la izquierda y cayó en la fosa. Los dos osos se precipitaron sobre ella para devorarla, pero tomó una de sus horquillas y reventó los ojos de los dos animales feroces. Tuvo tiempo de pronunciar algunas palabras mágicas y salir de la fosa. Corrió de un tirón hacia el castillo de los duendes. Sólo le faltaba atravesar un pequeño riachuelo. No se percató del precipicio que estaba a un lado, hizo un salto prodigioso y se hizo añicos en los peñascos del fondo del precipicio.

En ese instante, el gamo recobró su forma, y, durante cuarenta días, los duendes del valle se dedicaron a comer, festejar y bailar sin fin para celebrar la muerte de sus mortales enemigas, las tres hadas ladronas. Y colorín colorado este cuento se ha acabado.

CONTADO EN 1883, POR UN JOVEN CANADIENSE,  
ADOLPHE VAUTROS.

## Table des matières

### QUATRE CONTES QUÉBÉCOIS

Le cheval enchanté .....	4
Les figues merveilleuses .....	10
Les trois chars .....	14
Les trois fées voleuses.....	17

### CUATRO CUENTOS QUEBEQUENSES

El caballo encantado .....	20
Los higos mágicos .....	26
Los tres carruajes.....	30
Las tres hadas ladronas .....	33